

## UNE INVITE



--Baissez-vous donc un peu, grand lâche, que je vous flanque des claques !

## APRÈS UN DÉPART

*Je rentre, mais le froid me saisit, dès la porte,  
Et mon pas est lent, comme dans un tombeau.  
Ah ! votre absence enduille et trouble mon cerveau,  
O mes êtres chéris, et fait la maison morte.*

*Mes yeux sont obscurcis de larmes et j'ai beau  
Vouloir mon cœur plus mâle et ma raison plus forte,  
Je ne puis... Les soucis cruels me font escorte,  
Me rompent lentement, et lumbent par lumbent.*

*C'est que je n'entends plus vos douces voix pucelles,  
Vos chers babils d'oïseaux qui charmaient mes oreilles,  
C'est que je ne vois plus vos deux fronts adorés :*

*Et mon cœur, pourvu esquivé aux mâts désespérés,  
Ballotté par le vent, sans balisole et sans voile,  
Sombrecruit, si l'amour ne lui servait d'étoile !*

JACQUES ANTOGYL.

## PITIÉ !

Il est là, étendu, immobile, sur son petit lit, presque un berceau.  
Je me tiens près de lui, bien près, mes yeux ne pouvant se lasser de contempler cette figure mignonne dont l'abattement et la pâleur trahissent la grande, l'insupportable douleur.

Sa tête est chaude, brûlante : le pouls bat avec une effrayante rapidité. Le cher enfant ne paraît certainement pas avoir conscience de la gravité de son mal.

De temps en temps, avec peine, il tourne ses faibles regards vers moi ; les deux prunelles humides brillent d'un saisissant éclat.

Il ne dit rien : je n'ai pas la force de lui parler, de lui exprimer ce que

je ressens dans le plus profond de mon être ; son cœur est vivement oppressé, le mien est meurtri, abimé, anéanti.

Dans la chambre, dans la maison, tout est triste, silencieux, pendant qu'au dehors l'atmosphère est suffocante, embrasée ; il y a comme un nuage de mauvais augure qui traverse les airs et que j'entrevois à travers les carreaux de la fenêtre, hermétiquement close.

Pauvre chérubin ! Tu as à peine fait un premier pas dans la vie ; tu n'as pas sept ans ! et tu te débats avec l'une des innombrables misères, dont est alligée notre frêle nature !...

A un moment donné, l'enfant qui semble avoir saisi le degré d'accablement peint sur mes traits endoloris, me dit d'une voix larguissante :

"Papa, je ne souffre presque plus ; bientôt je vais pouvoir me lever... j'irai jouer... mais où est maman ? je désirerais la voir, ma bonne maman ; écris-lui qu'elle vienne vite, vite, auprès de son Edouard qui veut l'embrasser..."

Oui, mon fils, tu jouais encore hier... et tu comptes pouvoir jouer demain ?...

L'enfant espère, espère toujours, sainte et naïve enfance !

Et ta mère absente, bien éloignée de toi en ce cruel instant, séparée de nous parce que la santé chancelante de ton petit frère lui a fait une obligation d'aller, sous un ciel plus clément, tenter une complète guérison, ta mère que tu réclames si affectueusement viendra peut-être trop tard pour recueillir cette caresse douce et tendre que tu veux lui réserver !

Et l'enfant continue toujours à rester calme : pas une plainte ne sort de sa bouche en feu, pas un gémissement qui atteste sa souffrance de plus en plus aiguë. En l'embrassant, j'ai cueilli tout à l'heure une grosse larme, la première, qui s'est échappée de ses yeux ; je m'en suis abreuvé.

Je quitte pour un instant le jeune malade. Ne pouvant plus contenir mes pleurs et ne voulant pas éclater devant une créature presque inanimée, je me retire dans le coin d'une pièce contiguë ; et là, tout au mal qui semble me guetter, je me mets à sangloter abondamment.

Je lève la tête, mu par un mouvement tout à fait nerveux ; je suis sur le point de perdre toute énergie morale, lorsque soudain mes yeux lourds rencontrent un vieux crucifix que ma pauvre grand-mère avait, quelques jours avant de mourir, placé sur le chambranle ; et n'y tenant plus, brisé, je lève les mains au ciel, et m'adressant à ce crucifix, je dis, dans un suprême effort :

"Dieu crucifié qui a connu la mortelle souffrance, pitié, pitié pour un père désolé, pitié surtout pour son enfant qui s'éteint ! Me le laisseras-tu, ou préféreras-tu le ravir à mon amour ? Que t'a-t-il fait pour que tu lui envoies un mal affreux, si redoutable ? Que t'ai-je fait pour que tu doives si cruellement m'éprouver, m'affliger ?... Pardon pour lui, pardon pour moi !..."

"Cet être que tu m'as donné, qui est mon bon bonheur, qui est ma chair, qui est ma vie, ne me l'arrache pas de mes impuissantes mains ; oh ! je t'en conjure, ne l'arrache pas à mon cœur. Que ta divine miséricorde dise à la Mort, cette perfide messagère, terreur des méchants, qu'elle s'éloigne d'ici, que ma chétive créature qui agonise est un ange, qu'il se saurait devenir sa proie.

Encore une fois, Dieu crucifié, pitié pour un père qui ne consume en larmes, pitié pour une mère absente qui ne se doute pas du danger dont elle est menacée, pitié, pitié pour leur cher enfant, pour leur inappréciable trésor !...

L. PRAT.

## CRI DU CŒUR

*M. Boule D'Yvoir (se regardant dans une glace).—Sapristi ! si seulement la mode pouvait venir aux têtes chauves !*

???



—Ils ont une drôle de figure, vos œufs sur le plat. Est-ce que c'est bien frais ?  
—Oh ! Monsieur, c'est acheté de ce matin !  
—Les œufs on le plat ?